

## DRISS CHRAÏBI, UN ÉCRIVAIN HANTÉ PAR LA QUESTION RELIGIEUSE

Marianne Fages, doctorante, Université Paul Valéry, Montpellier III  
[fages.marianne@neuf.fr](mailto:fages.marianne@neuf.fr)

Dans le courant des années cinquante, des œuvres issues du Maghreb font leur entrée sur la scène littéraire française. Cette génération, résolument moderne, vint supplanter la littérature dite coloniale, afin de faire apparaître la triste réalité de leur monde. Mais, les conditions de l'émergence de cette littérature maghrébine d'expression française furent plus que difficiles. En effet, cette dernière, dite "*francophone*", posait le problème de l'acculturation de ces auteurs. Etant jeunes, ils ont fréquenté le "*m'sid*", l'école coranique, où le maître leur a enseigné, le plus souvent sous la torture, leur religion, en les contraignant à apprendre par cœur tous les versets du Coran. Assia Djebar, Driss Chraïbi ou encore Tahar Ben Jelloun sont unanimes sur l'horreur subie à cette époque. Durant la colonisation, ces jeunes accédèrent alors à l'école française, interrompant souvent leur éducation islamique. Ils ont ainsi découvert la culture européenne, mesurant alors l'antagonisme existant entre l'Islam et le monde occidental. Ils se retrouvèrent face à deux conceptions du monde incompatibles : l'Occident prônant l'individualisme alors qu'en Orient, le Moi était atrophié par la mère islamique. L'accès à la langue française leur donna enfin la possibilité de se reconnaître en tant qu'individu. L'usage de ce véhicule linguistique leur permit de dénoncer une société sclérosée par la religion.

C'est dans ce contexte que paraît Le Passé simple, en mille neuf cent cinquante-quatre, de Driss Chraïbi. Tout comme ses confrères, celui-ci subit l'écartèlement culturel qu'il définit ainsi lors de la réédition de sa troisième œuvre, Les Boucs : "*Cela fait dix ans que mon cerveau arabe et pensant arabe, broie des concepts européens d'une façon si absurde qu'il les transforme en fiel, et que lui-même est malade*". Son roman, écrit en français, traitant de l'Islam, du Maroc et de la France, illustre le choc de deux cultures. Il immortalise avant tout le cri poussé par un jeune adolescent, Driss Ferdi, à cheval entre deux civilisations qui, ayant subi l'influence d'une culture moderne, individualiste et désacralisée, s'est opposé avec ferveur à son milieu transcendé par la religion. Dès lors, le sacré constitue la trame de ce roman de la révolte, à laquelle Chraïbi mettra un terme huit ans après, dans la suite de ce récit, Succession ouverte. Roman de la maturité, celui-ci illustre le retour de Driss au pays natal qui redécouvre avec émoi sa religion et met ainsi un terme à sa crise identitaire.

### I. LE PASSÉ SIMPLE, UN RÉQUISITOIRE CONTRE LE SACRÉ

L'écriture chraïbienne met ainsi en scène le fait religieux qui se construit tout au long des pages, tant par l'agencement de l'espace et du temps dévolus à la narration, que par l'omniprésence dans le texte de la figure paternelle, réelle incarnation du divin. Plus grave encore, ce livre semble être une parodie du texte islamique, tant l'auteur joue avec la langue, avec pour finalité une désacralisation incisive du Coran.

Le lecteur découvre ainsi deux espaces, l'extérieur, représenté par le quartier français et la demeure familiale qui constitue un seuil, séparant deux mondes, le sacré et le profane. Dès les premières lignes, cette scission est mise en avant lorsqu'il quitte ses amis et arrive devant la maison : *"Et je vous jure que, la grille du parc franchie, à la seule évocation du Seigneur (...) je suis redevenu un simple piéton du Chemin droit, chemin des Elus de Dieu et par où ne passent jamais ceux qu'Il a maudit."* (p.14) Le quartier français devient un espace de liberté opposé à celui de la maison, symbole de la contrainte religieuse et de l'autorité paternelle. Le temps est également marqué par cette fracture, puisque la famille vit au rythme de la religion, imposée par le patriarche, ce qu'explique Driss à son ami : *"les coupures du temps étaient : boustifailles, prières, attentes du soir. Si fonctionnelles que lorsque je te dis que j'ignorais s'il faisait nuit ou jour, il faut me croire."* (p. 152) Le temps qui passe est vécu comme un drame, ne représentant que douleur et souffrance, seulement apaisées par les moments partagés avec son confident : *"Roche était pour moi un adultère, deux heures par jours et trois jours par semaine."* (p. 14)

Ainsi, le père détient un pouvoir suprême sur l'espace et le temps, représentant l'allégorie de la religion, ce qui est attesté par son surnom : *"Le Seigneur"*. Il est assimilé au Créateur, doté d'une autorité et d'une puissance sacrées. Digne chef de famille, il impose le culte et règne en maître sur son territoire. Il est doté de tous les atouts de la sainteté, détient tous les rôles et incarne la Règle et la Morale. Il est le garant de Dieu sur Terre, comme il lui plaît à se définir : *"De divinité il n'y a qu'Allah et d'Allah nous sommes le représentant sur Terre."* (p. 61) Cette affirmation fait échos à la *Chahada*, la profession de foi, que chaque musulman prononce en reconnaissant le rôle du prophète Mohamed. Ce parallèle l'impose comme envoyé de Dieu, détenant ainsi le Verbe, le Logos et dictant la Loi : *" Ses paroles sont ainsi marquées du fer de la religion (...) Les mots tombent comme des grains de chapelet, secs, durs..."* (p. 24) A ce titre, il impose la religion à sa famille à travers la violence et la torture, dépourvu d'humanité et traitant ses enfants comme des esclaves : *" Cette loi qui exigeait une obédience de chiens... de chiens ? (...) Que le Seigneur commande "Pisse pas"- le chien pissera quand même. Mais s'il s'agit d'un chien qui aurait pour nom Hamid, il ne pissera pas."* (p. 28) Non seulement ils subissent un harcèlement moral mais de plus, le père n'hésite

pas à les violenter, élevant ses enfants d'une main de fer. C'est avec rage qu'il a inculqué les préceptes de l'Islam à sa progéniture, ce que déplore Driss : "*Voyez mon Dieu, Haj Fatmi Ferdi m'a appris à vous aimer dans la peur du corps et la désolation de l'âme. Il a appliqué votre loi, une femme qu'il a torturé, des enfants qu'il lie, ligote, taille, écrase, le devoir et l'honneur, dit-il...*" (p. 107) L'auteur nous livre ici l'image d'un homme sacralisé, atrophiant l'épanouissement de son héros qui dès lors va se révolter contre ce "*saint homme*", préparant avec hargne son départ pour la France.

Dans cette œuvre, Driss Chraïbi relate donc l'insurrection d'un jeune acculturé, habité par une rage destructrice due à la relation haineuse qu'il entretient envers son père. L'itinéraire de ce jeune homme de dix-neuf ans, déambulant dans l'univers étouffant du sacré est supplanté par une écriture parodique du texte sacré puisque la voix chraïbienne devient une véritable mise en abîme du Coran. Le lecteur se réjouit ainsi d'une langue riche, profondément lyrique, mimant les versets du Livre. Les motifs coraniques émaillent le roman, comme l'eau et la lumière et l'auteur n'hésite pas à créer des versets : "*La nuit sera totale et les os de la terre gémiront et le croissant se dressera vengeur au-dessus de nos têtes, peuple impie.*" (p. 95) Bien que le Coran recèle de versets faisant écho à la résurrection, celui-ci n'en fait aucunement parti mais nous renvoie au verset deux cent soixante et un de la sourate II : "*Nous aurons voulu faire de toi un signe d'instruction pour les hommes. Vois comme nous redressons les ossements et les couvrons ensuite de chair.*" Ainsi, Chraïbi utilise la langue destin, transgressant alors les valeurs morales. Il tisse sa narration sur le mode religieux, désacralisant le Verbe sacré, en l'insérant dans un roman, le rendant factice et mécanisé. Parallèlement à cette réécriture, il insère des éléments bibliques dans son œuvre ou mélangent des termes grossiers au texte sacré : "*je baise à toutes les prières du soir.*" (p. 51) Ainsi, l'auteur, dans Le Passé simple, a transgressé le sacré grâce à une écriture démystificatrice. La désacralisation du père, mais aussi la profanation du texte coranique, lui permettent de mettre en scène la blessure identitaire subi par les acculturés.

## **II. LA BLESSURE IDENTITAIRE : UN HÉROS HYBRIDE**

Dans Le Passé simple, nous avons retrouvé deux instances opposées l'une à l'autre, Driss symbolisant l'Occident et "*le Seigneur*" l'Orient. Ils représentent un couple soudé par la haine, l'amour et un conflit vieux depuis plus de dix ans. A travers eux, s'est dessinée l'impossibilité de concilier deux mondes trop différents, ce qu'avait constaté Driss avec amertume, au chapitre quatre du roman : "*Mais qui donc m'a parlé de symbiose ? « Symbiose de génie oriental, des traditions musulmanes et de la civilisation européenne... » Vague, très vague (...) Symbiose oui, mais : symbiose de mon rejet de l'Orient et du scepticisme que fait naître en moi l'Occident.* " (p. 205) Face à cette incompréhension, à la fin du Passé simple, notre héros claque définitivement la porte orientale, pour ouvrir celle occidentale : "*Ceinturé sur mon siège, je ne verse pas une larme. Les derniers mots que j'ai entendus sont : « Notre fils bien-aimé. » L'avion frémit, vibre, se déplace, suit la piste, prend de la vitesse, décolle.* " (p. 272) La seconde phrase est significative, car elle nous permet de confirmer la présence masquée d'un profond lien d'amour entre l'adolescent et son père, ce que nous avons révélé le jeune homme lui-même dans cette antithèse : "*D'où le respect et l'admiration que je n'avais cessé de lui vouer au cours de ma longue haine.* " (p. 47) D'ailleurs, dans le dernier chapitre, nous avons pu assister à leur rapprochement. Ils s'étaient enfin parlés à cœur ouvert et avaient accepté de laisser derrière eux leur vieille querelle, ce qui avait permis au héros de reconnaître ses sentiments envers son géniteur : "*Tel, je commençais à l'aimer.* " (p. 237) Le père se révèle sous un autre angle, car nous découvrons un homme sensible, qui a dû se battre pour subsister et qui s'est servi pour cela de toutes les armes mises à sa disposition, y compris de la théocratie musulmane. Malheureusement, celle-ci l'a transformé en un homme froid et brutal, ce que condamne Driss. Il était tout simplement à la recherche d'un père plus humain, tout comme il souhaitait retrouver le Dieu de l'amour.

Certes, ce récit livre une image négative de l'Islam, mais c'est parce que selon Chraïbi, la religion a subi une perversion, la cantonnant dans le symbole du pouvoir, de la sclérose et de l'étouffement de l'individu. Il est contre cette dégradation, pour un retour au sacré authentique. Si comme lui son héros est parti en France, c'était moins par désir de s'allier à l'Occident, dont il a été déçu, que pour pouvoir se réaliser en tant que personne, qu'individu. Individualité qui a souhaité dépasser un monde décevant, aussi bien d'un côté que de l'autre, pour accéder à l'essence de la vie. Or, en France, Driss s'est heurté au manque de solidarité des métropolitains, ce qui lui a permis d'opérer un retour vers ses origines. L'échec de son exil vont amener le héros à redécouvrir sa religion au sein-même du sol occidental.

Ainsi, Chraïbi, dans *Succession ouverte*, illustre son propre rapprochement avec l'Islam. D'ailleurs, Jacqueline Arnaud affirme que le besoin de l'auteur

*"de retrouver une tradition spirituelle, des racines, c'est (...) une façon d'aménager l'exil. Il cherche une porte de sortie religieuse, mystique, mais n'avoue-t-il pas que les versets du Coran sont pour lui un incantatoire, un chant de nostalgie douloureuse et de sérénité, qui lui permet le retour au milieu des siens, au passé d'avant les ruptures ?"*  
(p. 302-303)

Tout comme son créateur, Driss, coincé dans un entre-deux, face à deux portes désespérément closes, va chercher une autre "*porte de sortie*", afin d'entrevoir la lumière au bout du tunnel. Blessé par la réaction des métropolitains à son égard, il va les prendre à partie, en leur signifiant que leur malveillance lui a permis de retrouver sa religion : "*Et, par contre-coup, dans ma solitude, je me suis recréé une terre natale couleur de mirages et de vérité. Ecoutez : c'est ici, dans les bidonvilles de vos cités de béton, que j'ai redécouvert l'Islam. Vous m'entendez, vous tous ?*" (p. 181) L'emploi du mode impératif au début de la seconde phrase accentue la détresse de l'exilé, qui tente désespérément de s'adresser à ses hôtes. L'expression "*les bidonvilles de vos cités de béton*" fait allusion aux conditions de vie des immigrés, placés aux périphéries de la ville et de la société. L'adverbe "*ici*", mis en italique, appelle l'attention du lecteur. Chraïbi a employé ce procédé pour montrer que c'est en France que Driss a "*redécouvert l'Islam*", alors qu'il l'avait renié pour elle. Donc, son dégoût pour l'Occident lui a permis de retrouver ses racines. D'ailleurs, Chraïbi utilise la métaphore de l'arbre pour symboliser la situation de son personnage :

*"Et voici : j'étais issu de l'Orient et des traditions de l'Orient. J'avais été instruit et éduqué dans des écoles d'Occident. Et non seulement la greffe avait pris, mais l'arbre n'avait jamais donné autant de fruits. Je l'ai pris alors à deux bras et je suis parti vers cet Occident d'où venaient toutes sortes de greffes. Et voici : c'était comme si j'avais transporté avec moi tout un lambeau de terre, tout un monde. Et le monde vers lequel je me dirigeais m'a semblé froid, fermé et hostile. Comment dire ? les fruits se sont desséchés sur l'arbre et, au bout de seize ans, je n'avais pas encore trouvé un seul petit lopin de terre où enterrer mon arbre mort depuis longtemps."* (p. 180)

L'image de l'arbre est l'allégorie de l'acculturation de Driss : ses racines sont issues de l'Orient mais il a subi une greffe, venue d'Occident, ce qui symbolise son hybridation

culturelle. Certes, la greffe a fonctionné au début et a donné de nombreux fruits mais une fois que l'arbre a été arraché à sa terre et que ses racines ont été sectionnées, les fruits ont pourri. Il rajoute que son arbre était "*mort depuis longtemps*", c'est-à-dire que dès son entrée sur le territoire de l'Autre, il a compris qu'il ne serait pas accepté. Son acculturation est un véritable échec, mais heureusement, Driss a mené avec lui "*tout un lambeau de terre, tout un monde*". Les rhizomes ont toujours été présents et lui ont permis de survivre dans l'univers destructeur de l'Occident. Ainsi le bilan de sa vie en Occident dressé dès le début du roman est une réelle catastrophe. Au même moment, il apprend le décès de son père, transportant alors le lecteur dans le récit de ce retour salvateur.

### **III. LE RETOUR AUX SOURCES**

Son arrivée dans la tribu est un véritable succès. Malgré les reproches de Nagib et Camel, nous pouvons certifier qu'il a renoué le lien avec ses cinq frères et sa mère. Outre ce rapprochement familial, il va redécouvrir avec émoi la religion islamique, ce qui va lui permettre de se réaffirmer. Il se pourrait que Chraïbi nous livre ici sa propre expérience, puisque nous savons que de 1956 à 1960, il s'est méticuleusement penché sur l'Histoire des Arabes et de l'Islam, notamment à travers ses activités à l'O.R.T.F. Ainsi, face à l'échec de son intégration, l'écrivain a éprouvé le besoin de se raccrocher à une valeur sûre, l'Islam, pour mettre fin à sa crise identitaire.

Nous venons d'expliquer qu'avant d'arriver au Maroc, l'exilé était atteint d'une grave psychose. Il n'avait plus goût en la vie et se sentait anéanti : "*J'étais fatigué et je retournais à ma tribu.*" (p. 82) Cette prise de conscience a eu lieu lors des funérailles du Seigneur. Durant cette cérémonie, un homme se lève et commence à psalmodier le Coran. Driss est alors subjugué par ce chant. En quelques fractions de secondes, ses douleurs disparaissent : "*C'était l'incantatoire, c'était la fin de nos maux et de nos pauvres petits problèmes.*" (p. 81) Il comprend que tout ce qui a précédé, à savoir sa vie en France, n'était qu'un leurre. Il affirme clairement que grâce à la beauté des vers coraniques, tous les désagréments qu'il a rencontrés jusqu'à présent s'annulent. Il se sent repris par son monde : "*la nostalgie douloureuse et sereine à la fois de cette autre vie qui était la nôtre et vers laquelle nous étions destinés à retourner tous.*" Au contact de sa tribu, il désire se réconcilier avec son "*autre vie*", celle de son enfance. (p. 81)

L'oxymore contenue dans la formule "*la nostalgie douloureuse et sereine à la fois*" prouve que Driss se sent apaisé. Il assume dorénavant son passé, bien que quelques souvenirs soient

encore "douloureux". Il aspire au bonheur et pour cela il va tenter de retrouver ses racines, en "dépité de l'immense héritage d'incrédulité" (p. 81) qu'il a reçu de l'Occident. Cette expression révèle qu'à cause de sa vie en France, il a perdu la foi. Pourtant, en écoutant les versets coraniques, il va renier l'Ennemi, qui lui a transmis un esprit critique. Driss réalise qu'il a quitté sa société pour un mirage, alors que la foi, elle, est une valeur immuable, qui peut aider l'homme à vivre. Grâce à elle, l'âme est apaisée, ce qui permet de rester en accord avec soi-même. En ce sens, l'imam incarne cette sagesse islamique : "*la paix, la vérité de toujours étaient en lui, dans sa voix, alors que tout croulait autour de lui et sur les continents.*" (p. 81) Donc la seule façon de subsister dans ce monde chaotique serait de garder la foi.

Il retrouve peu à peu la sérénité et comprend que sa religion recèle une dimension créatrice, empreinte de vérité. Selon lui, l'Islam pourrait apporter de bonnes choses à l'Occident, de par la sagesse de ses préceptes. D'ailleurs, Kadra-Hadjadji rappelle que Chraïbi n'a pas hésité à le stipuler dans un article de *Souffles*, revue marocaine dirigée par Abdellatif Laâbi. Il a affirmé que le monde arabe avait la faculté d'enseigner au colonisateur "*la vraie démocratie, des valeurs spirituelles qui lui manquent, la tolérance religieuse et raciale.*" (p. 270) Il pense que l'Europe a perdu sa foi et que sa seule religion est le progrès, ce qui l'entraîne vers un chemin chaotique, chemin que ne doit absolument pas suivre le Maroc. Madini symbolise la bonne voie à prendre, car c'est un "*être libre*". Le parallélisme entre "*libre*" et "*indépendant*" est évident. Pour réussir son indépendance et devenir "*libre*", le Maroc doit, comme le saint homme, retrouver son "*arabitude*". C'est ce qu'il va advenir de Driss, car au moment où il entend le chant coranique, il récuse son occidentalisation. Il veut au contraire retrouver la source, pour devenir un homme libre et apaisé. Notre héros, grâce à son retour au sein de la tribu, a compris qu'il devait retrouver sa "*maghrébinité*". Son voyage au Maroc est une véritable révélation : pour pouvoir assumer son présent, mais surtout son avenir, il doit puiser ses forces à la source, l'Islam. Mais, il doit aussi se servir de ce que lui a apporté le monde occidental pour avancer. Certes, son comportement semble catégorique, car il a tiré un trait sur l'Occident mais c'est seulement parce qu'il est perturbé. Et n'oublions pas qu'à la fin, il repart en France. Donc, apaisé par son retour au Maroc, il va pouvoir allier les deux mondes qui l'habitent.

Il ne s'agira plus de renier un monde pour l'autre, mais simplement de prendre le meilleur des deux, pour vivre pleinement. Il faut hisser un pont entre les deux côtés de la Méditerranée. Chraïbi se place ainsi dans une position d'intermédiaire entre deux peuples et leurs cultures. Comme l'écrit Carine Bourget, les écrivains maghrébins d'expression française sont "*à la fois le Même et l'Autre, l'élite d'un peuple qu'ils permettent aux étrangers de comprendre.*"(p.13)

Donc, Driss a réussi à dissiper sa dépression grâce à son voyage aux effets thérapeutiques. Il se sentait menacé dans son identité et c'est pour cela que de retour au Maroc, il s'est retourné sur des valeurs fondatrices de la personnalité, telles que la famille et la religion. En France, il est devenu "*malade de la civilisation*" (p. 26), car il a rencontré là-bas une société aux antipodes de la sienne. Cette civilisation industrielle, moderne et mécanique l'a anéanti, car il pensait trouver en Occident une civilisation altruiste et noble. Au contraire, elle nous est décrite comme étant capitaliste, individualiste, détraquée et annonçant tous les signes d'une civilisation malade. De retour au pays natal, il retrouve une société stable, fraternelle, mais qui garde des blessures profondes du passage de la France, ce que lui explique son frère Madini : "*Crois-moi, Driss, les microbes ne meurent jamais. C'est comme le passé, Driss. Les séquelles du colonialisme et du passé. J'essaie de m'en débarrasser, pour ne plus jamais être malade. Mais c'est si difficile. Si difficile.*" (p. 181) Le champ lexical de la maladie est omniprésent dans l'œuvre. Chraïbi semble vouloir dire que la France a transmis son déséquilibre au Maroc, en le poussant sur le chemin du progrès, de l'industrialisation et de la belligérance. Selon lui, le spectre de la civilisation moderne a laissé une marque funeste au Maroc. C'est dans ce sens que nous devons comprendre la question que Madini pose à son frère, lors de leur face à face : "*troisième question : nous n'étions pas civilisés, mais maintenant nous sommes en train de le devenir, nous sommes des pays en voie de développement comme on dit. Mais la question se pose : combien de morts coûte ce qu'on appelle une civilisation ?*" (p. 179) Cette réflexion prouve que l'écrivain s'interroge sur l'héritage que l'Occident a légué aux colonisés.

#### **IV. UN ECRIVAIN APAISÉ**

Dans Le passé simple, Chraïbi a retranscrit la révolte de son héros par une violence de l'écriture. Nous pouvons trouver tout au long de l'œuvre un affolement du langage, sans cesse réactivé par des mots incisifs, visant à accélérer le cours du récit. C'est une écriture de la colère que l'auteur a couchée sur le papier, mais dans Succession ouverte, bien que le ton reste quelque peu acerbe, nous découvrons un apaisement de l'écriture. L'écrivain a entamé une étape de guérison. Son œuvre nous relate la métamorphose d'un homme qui a retrouvé le calme en soi, alors qu'au début, il était malade et insomniaque. Cette thèse est primordiale aux yeux de l'écrivain, car selon lui, pour se construire un avenir serein, le Maroc devrait s'engager sur la voie spirituelle, pour préserver les valeurs profondes prônées par l'Islam. Driss devient ainsi le symbole vivant de ce que le Maghreb ne doit pas faire, à savoir se



laisser occidentaliser en abandonnant ses valeurs. Il a quitté son pays pour une illusion et si le Maroc se laisse lui aussi emporter sur cette pente vertigineuse, il tombera dans le piège. Or, l'auteur, par l'intermédiaire de son héros, semble signifier qu'il s'est déjà engagé sur ce chemin. Driss affirme qu'il est rentré au Maroc pour voir comment se déroule l'indépendance "Non, je n'étais pas revenu dans mon pays pour assister à l'enterrement de mon père (...) ni même pour recueillir une part d'héritage. Mais pour me rendre compte après une si longue absence." ( p. 130 ) L'acculturé, parallèlement à sa quête d'identité, s'interroge sur celle du Maroc, face à la fin de la colonisation. Ainsi, dans un article de *Confluent*, publié juste avant *Succession ouverte*, et qui reproduit le premier chapitre du roman, Chraïbi donne la dédicace suivante : "Qu'appelle t-on héritage ? Que nous a transmis la génération précédente ? Et que nous a légué la civilisation occidentale, à nous ex-colonisés ? Et si héritage il y a, qu'allons nous en faire ?" (p. 132) L'accumulation des questions prouve que cette problématique hante l'esprit de l'écrivain, qui s'inquiète pour l'avenir de son pays. Selon lui, l'indépendance n'a rien apporté de nouveau, car la misère est toujours présente. C'est ce que dénonce Chraïbi : il faut que son pays retrouve ses origines, mais pour cela, il doit effeuiller les différentes couches de sa culture, pour revenir à son essence. L'exilé réclame au pays du Tiers Monde de réussir leur occidentalisation, c'est-à-dire de garder leur spécificité, leur propre héritage, mais d'accepter aussi celui du colonisateur, en entrant dans l'ère de la modernité. L'Islam doit être réévalué à la lumière du jour. La question demeure : faut-il rester "libre" dans une situation précaire ou accepter de rester dans le joug du Maître ?

Ainsi, grâce à l'écriture, Chraïbi est devenu un adulte serein dans sa relation avec l'héritage, c'est-à-dire avec sa religion et sa culture. *Succession ouverte* annonce une réflexion future sur l'Islam, où va s'effacer l'autobiographie au profit d'une conquête de l'identité collective, ce que nous retrouvons bien entendu dans la trilogie berbère et *L'Homme du Livre*. Dans *Littérature maghrébine de langue française*, revue publiée par l'Université de Grenoble, nous avons découvert une réflexion très enrichissante :

*"L'autobiographie n'est en réalité qu'un prétexte.. Le dire du JE a offert à l'écrivain un espace symbolique où pouvait s'inscrire l'histoire d'une collectivité. L'histoire psychologique est en relation immédiate avec l'Histoire, celle-ci étant la métaphore de celle-là. Son déchirement n'est que l'écho du déchirement d'une civilisation qui a perdu son identité et subi la force corruptive de l'acculturation." (p. 100)*

C'est bien ce dont il s'agit dans notre roman, puisque l'itinéraire du héros est entrelacé dans celui de son propre pays, ce que nous annonce la préface : "*Un homme vient de mourir (...) Que lègue cet homme à ses descendants ? Quel héritage ont transmis les anciennes puissances tutélaires à leurs anciennes colonies ? (...) La succession est ouverte...*" (p. 7) L'auteur nous dépeint un double héritage : la fortune léguée par le Seigneur à ses fils, c'est l'indépendance acquise par le Maroc. En ce sens, chaque héritier va incarner les différentes réponses apportées par le peuple face à cette soudaine situation.

## **V. QUEL HÉRITAGE RELIGIEUX POUR LE MAROC ?**

Le Seigneur dans *Succession ouverte* évoque à ses enfants la difficulté de la succession, du passage d'une époque à une autre : "*En fait, si les hommes ont changé, c'est seulement une substitution d'étiquettes, et les mêmes problèmes demeurent, s'ils n'ont pas augmenté en nombre et en intensité. Mais nous sommes libres n'est-ce pas ?*" (pp. 145-146) Le père, symbole du passé, met en garde sa progéniture contre une mauvaise politique. Il implore même Allah et s'excuse d'avance pour les fautes que vont commettre la nouvelle génération :

*"Notre Dieu, Dieu des hommes, pardonne-nous nos fautes, nous nous chargeons même de celles de nos enfants. Ils sont libres à présent dans un monde d'esclavage déguisé en liberté (...) Evite-leur les erreurs et toutes formes de violence, surtout celle des idéologies. Quand les individus et les peuples s'emparent de leur liberté, ils en font une possession."* (p. 147)

Malheureusement, la crainte du Seigneur va s'avérer juste, puisque le Maroc, après son indépendance, a subi une nouvelle forme de colonialisme politique qui a mené le pays à la débâcle. Cette aliénation idéologique, celle de l'arabisation du pays, a permis la filtration des intégristes, fléau toujours plus puissant et dangereux, auquel le monde entier doit faire face aujourd'hui. S'appuyant sur l'Islam, ils prônent une dictature totalitaire et sont en quête d'un passé rétrograde. Est-ce cela l'héritage légué par la génération du Seigneur ? Certes non : il faut creuser encore et toujours pour revenir à un Islam glorieux des premiers temps. C'est ce message que l'auteur n'a cessé de transmettre tout au long de son œuvre. Il faut interroger le passé pour comprendre le présent et préparer l'avenir, ce qu'il écrit dans la suite de ses mémoires : "*C'était pour moi le plus sûr moyen d'écrire noir sur blanc les problèmes majeurs qui trituraient le monde islamique : en les situant dans le passé.*" (p. 40)

Le Seigneur dans Le passé simple incarnait la puissance, véhiculant l'idée du contrôle, de la répression et du pouvoir. Nous avons pu pleinement observer ce système de valeurs au sein de la famille Ferdi, où le père a exercé une autorité arbitraire sur les siens. Il régnait en tant que monarque absolu, en puisant cette domination dans un héritage traditionnel parfois injuste. Ainsi, cette supériorité étant légitimée par la source religieuse, la famille a dû se plier à ses ordres et réaliser ses vœux, en subissant sa tyrannie et sa perversité. Pourtant, dans Succession ouverte, nous avons retrouvé un homme sacralisé, bienveillant et étonnement moderne, faisant preuve d'une autorité compétente. Malgré sa mort, il reste le digne guide de ses fils, en leur assignant à chacun le rôle qu'ils doivent dorénavant tenir sans lui. Driss a même droit à un traitement de faveur, car bien que le Seigneur ne l'ait pas mentionné dans son testament, il a imaginé une mise en scène pour lui, afin que celui-ci résolve le mystère de sa mort et récolte l'héritage culturel. Il le convie à puiser sa force vitale à la source, mais celle d'un Islam pur. Cette question d'héritage vaut bien sûr pour le Maroc, car après l'indépendance, le pays a eu du mal à retrouver son identité. Cette période de crise a vu la recrudescence de la dimension religieuse, mais souvent par l'intermédiaire de faux semblants qui ont instrumentalisé la religion. Or, le père veut que Driss retrouve un Islam spirituel, ce qui est mis en avant par les symboles de l'eau et de la lumière dans ses dernières recommandations. A travers cet héritage légué au héros, Chraïbi propose à son pays de s'engager sur la voie de la spiritualité : il faut ôter à la religion sa dimension politique, afin qu'elle n'aliène pas les hommes, mais plutôt qu'elle les libère. Les Maghrébins, comme Driss, doivent se réapproprier leur mémoire, car cette dernière joue un rôle capital dans la quête de l'identité. Ils doivent retrouver les liens qui ont été rompus avec le passé, l'Histoire, la mémoire individuelle et collective.

A travers son retour, Chraïbi nous livre la situation du Maroc, qui semble s'être déjà aligné au modèle européen. Le réveil du Maghreb paraît difficile et douloureux, car, matraqué par l'idéologie du progrès, il a perdu les valeurs premières de l'Islam. Driss, lui, réussit à les récupérer, grâce à son émerveillement face à la toute puissance du Coran. Dans Succession ouverte, nous pouvons voir que Chraïbi a su décrypter les difficultés de son pays après l'indépendance. Il savait que tout ne serait pas rose et que les bourgeois, incarnés par Camel, mettraient main basse sur le pays, en privant le peuple de sa soudaine liberté et en le laissant croupir dans la misère. Au chapitre six, le fonctionnaire, qui vient de recevoir une énorme somme d'argent, refuse de donner quelque chose à un mendiant qui le supplie, en s'engouffrant dans le taxi, sans même le regarder. L'écrivain dénigre l'attitude des hommes au

pouvoir, qui se servent de l'Islam de façon malsaine. Au contraire, il aspire à un retour aux vraies valeurs musulmanes, afin que le Maghreb sorte de sa léthargie, tout comme Driss. Au sein de sa tribu, il a redécouvert la sagesse du Coran, ce qui va lui permettre de retrouver la paix et de chasser les maux infligés par l'Occident.

## **CONCLUSION**

Dans Psychanalyse et texte littéraire au Maghreb, nous pouvons lire : "*Une des caractéristiques essentielles du roman maghrébin de langue française est bien souvent de renvoyer au roman familial tel que l'a décrit Freud (...) La famille est le lieu essentiel d'une spécificité culturelle, certes, mais lieu majeur du théâtre oedipien*". (p. 12) Driss Chraïbi a précisément mis en cette scène cette relation filiale ambiguë. Dans son premier roman, Le Passé simple, son héros, Driss, se révolte contre l'institution patriarcale, fort de sa culture fraîchement acquise durant le colonialisme. A la fin du roman, l'acculturé quitte le Maroc pour rejoindre la France. Or, dans Succession ouverte, œuvre publiée huit ans après, Chraïbi nous livre le récit du retour de Driss au pays natal pour la mort de son père. Grâce à une ingénieuse mise en scène laissée par le Seigneur, Driss enquête sur la disparition de ce dernier et en même temps met un terme à sa quête d'identité. Le père lui a laissé un ultime message, sorte de rite de transmission de la sagesse ancestrale, symbole de la société patriarcale. Le père devient le maillon actif dans la chaîne de transmission du passé, afin de permettre à son fils de mettre un terme à sa crise identitaire. L'itinéraire narratif nous dévoile donc une quête, mettant en scène l'errance psychologique du héros. Au-delà du questionnement identitaire lié à la colonisation, l'écrivain pose aussi le problème du rapport avec le père. Il bouscule ainsi le récit en y incorporant des symboles, des non-dits, en faisant voler en éclats les tabous de son monde. La mort du père devient ici le moyen par lequel s'opère la transmission de la culture que le patriarche donne aux enfants par son nom et les fonctions qui lui sont attachées. A la fin de Succession ouverte, il cède ses pouvoirs à l'enfant prodige et l'invite à creuser pour trouver la source, lui léguant alors un héritage culturel et religieux, prix de la paix avec soi-même. Au-delà de ce message, Chraïbi s'interroge sur l'héritage légué au Maroc à la fin de la colonisation. Quel héritage pour cette génération hybride ? Les maghrébins, comme Driss, doivent se réapproprier leur mémoire et retrouver leur passé. C'est une véritable quête d'identité entre Occident et Orient, entre modernité et tradition, entre le profane et le sacré.

## **BIBLIOGRAPHIE**

## **I. ŒUVRES DE DRISS CHRAÏBI**

*Le Passé simple*, Paris : Denoël, 1954, 273 p. (Collection Folio, n° 1728)

*Les Boucs*, Paris : Denoël, 1955, 170 p. (Folio, n° 2072)

*Succession ouverte*, Paris : Denoël, 1962, 185 p. (Folio, n° 1136)

## **II. OUVRAGES SUR LA LITTÉRATURE MAGHRÉBINE**

### **1. Ouvrages généraux :**

**ARNAUD Jacqueline**, *La littérature maghrébine de langue française : Origines et perspectives*, Paris : Publisud, 1989, 377 p.

**BOURGET Carole**, *Coran et Tradition islamique dans la littérature maghrébine*, Paris : Karthala, 2002, 187 p.

**MADELAIN Jacques**, *L'Errance et l'Itinéraire : lecture du roman maghrébin de langue française*, Paris : Sindbad, 1983, 194 p.

### **2. Publications collectives :**

*La littérature maghrébine de langue française devant la critique / sous la direction de Jean DÉJEUX*, Paris : Jean-Michel Place, 1979, 156 p. (Collection Œuvres et critiques, vol. IV, n° 2)

*Littérature maghrébine d'expression française / sous la direction de Charles BONN, Naget KHADDA, Abdallah MDARHRI-ALAOUI*, Paris : Edicef/Aupelf, 1996, 271 p.

*Littérature maghrébine de langue française / Université de Grenoble : U.E.R de Lettres*, 1986, 132 p. (Col. Recherches et travaux, n° 31)

*Psychanalyse et texte littéraire au Maghreb / sous la direction de Charles BONN et Yves BAUMSTIMLER*, Paris : Edition L'Harmattan, 1991, 121 p. (Col. Etudes littéraires maghrébines, n° 1)

## **III. ARTICLES SUR DRISS CHRAÏBI**

**A.H.**, "Driss Chraïbi, assassin de l'espérance", *Démocratie*, janv. 1957, n° 2, p. 10.

**DINH Jean-Marie**, "Driss Chraïbi, l'homme qui revient du passé", *L'Héraut du jour*, mai 2004, n° 17959, p. 7.

**DZIRI Mostafa**, "Celui par qui le scandale arrive", *Souffles*, 1<sup>er</sup> trim. 1967, n° 5, pp. 11-17.

**KHATIBI Abdelkebir**, "Justice pour Driss Chraïbi", *Souffles*, 3<sup>ème</sup> trim. 1966, n° 3, p. 48.

**LAÂBI Abdellatif**, "Défense du Passé simple", *Souffles*, 1<sup>er</sup> trim. 1967, n° 5, pp. 18-21.

## **IV. LE CORAN**

**KAZIMIRSKI BIBERSTEIN Albin**, *Le Coran : Traduction et notes par Kazimirski*, Paris : Dunod, 1996, 646 p.